

Introduction

Faire notre modernité en repensant notre tradition (*turâth*)

Des voix s'élèvent çà et là pour remettre en question, d'une manière ou d'une autre, le souci qu'ont les chercheurs arabes de travailler sur la tradition : pourquoi tout cet intérêt pour la tradition ? N'est-ce pas là une régression intellectuelle ? Certains vont même jusqu'à parler de phénomène pathologique, de « névrose collective » qui aurait frappé les intellectuels arabes au lendemain de la débâcle de 1967, et aurait suscité chez eux ce retour en arrière, en direction de la tradition. Les tenants de cette opinion objectent que l'intérêt pour les choses de la tradition détourne les esprits des exigences de la modernité. Illusionnés qu'ils sont, ils pensent que la tradition arabo-islamique, comme à leurs yeux toutes les traditions, n'est qu'un article du passé, qu'il conviendrait de reléguer dans le passé, et dont il faudrait soigneusement réserver l'étude – si toutefois on daigne en admettre l'utilité – à l'attention de rares universitaires spécialistes des choses du passé. L'intérêt pour la tradition devrait donc rester cloîtré entre les murs des établissements universitaires ou les pages des revues spécialisées. Autrement dit, l'intérêt « superflu » des intellectuels



arabes pour la tradition s'exprimerait forcément aux dépens de l'intérêt pour la « modernité ».

Nous pensons quant à nous que ce point de vue ne prend pas suffisamment en compte la spécificité des problèmes posés à la culture arabe. En effet, ce qui distingue celle-ci, depuis l'« époque de la Codification » (*ʿaṣr al-tadwīn*)¹ jusqu'à nos jours, c'est le fait que sa dynamique interne ne s'exprime pas dans la production de discours nouvelles, mais dans la reproduction de l'ancien. A partir du VII^e siècle de l'Hégire, cette activité de reproduction s'est interrompue pour faire place à un état d'inertie, de repli et de répétition. Depuis lors s'est installé dans la culture arabo-islamique ce que nous avons appelé une « compréhension de la tradition enfermée dans la tradition », qui domine encore de nos jours. Dans ces conditions, la modernité consisterait donc plutôt à dépasser cette compréhension de la tradition enfermée dans la tradition, pour élaborer une compréhension moderne et une vision actuelle de la tradition. La modernité, ce n'est donc pas de refuser la tradition, ni de rompre avec le passé, mais plutôt de rehausser notre manière d'assumer notre rapport à la tradition au niveau de ce que nous appelons la « contemporanéité », qui doit consister pour nous à rejoindre la marche du progrès qui s'accomplit au niveau planétaire. Certes, la modernité doit trouver les fondements de ses thèses à l'intérieur de son propre discours, celui de la contemporanéité, et non être un « fondamentalisme » agrippé à des sources-fondements inspiratrices. Hélas, la modernité dans la pensée arabe contemporaine n'en est pas encore là. Elle reste réduite à s'inspirer, dans la conception de ses thèses, de la modernité européenne, où elle va puiser les justifications et les « fondements » de son discours. Or, même si l'on admet que la modernité européenne représente aujourd'hui la mo-

1. Voir note 8 de la présentation.



dernité « planétaire », sa seule inscription dans l'histoire culturelle particulière de l'Europe – même comme figure d'opposition – la rend impropre à affronter dans un dialogue critique la réalité culturelle arabe, dont l'histoire s'est forgée loin d'elle. Étrangère à la culture arabe et à son histoire, elle ne saurait établir de dialogue susceptible de déclencher un mouvement au-dedans de celle-ci. Ne pouvant l'affronter que du dehors, elle contraint par là même son adversaire au repli et au renfermement. C'est pourquoi notre propre cheminement vers la modernité doit nécessairement s'appuyer sur les éléments d'esprit critique manifestés dans la culture arabe elle-même, pour déclencher à l'intérieur de celle-ci une dynamique de changement. La modernité signifie donc avant tout élaborer une méthode et une vision modernes de la tradition. Nous pourrons ainsi délivrer notre conception de la tradition de cette charge idéologique et affective qui pèse sur notre conscience et nous force à percevoir la tradition comme une réalité absolue qui transcende l'histoire, au lieu de la percevoir dans sa relativité et son historicité.

Ce qui assurera la spécificité de notre modernité, ce sera donc le rôle qu'elle remplira à l'intérieur même de la culture arabe contemporaine. C'est son habilité à remplir ce rôle qui fera véritablement d'elle une « modernité arabe ». Car il n'existe pas, en fait, *une* modernité absolue, universelle et planétaire, mais plutôt *des* modernités, différentes d'une époque à l'autre et d'un lieu à l'autre. Autrement dit, la modernité est un phénomène historique et, en tant que telle, reste conditionnée par les circonstances dans lesquelles elle se manifeste, et confinée dans les limites spatio-temporelles que lui trace le devenir au cours de l'histoire. La modernité doit donc différer en fonction de chaque espace, de chaque expérience historique : la modernité européenne est différente de la modernité chinoise ou japonaise. Si l'on en est arrivé, en Europe,

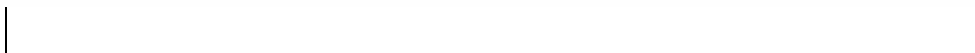
à parler de postmodernisme, c'est bien que le phénomène de la modernité même a cessé avec la fin du XIX^e siècle. La modernité était une étape historique, issue des Lumières (le XVIII^e siècle), lesquelles succédèrent elles-mêmes à l'époque de la Renaissance (le XVI^e siècle).

Toute différente est la situation dans le monde arabe : la Renaissance, les Lumières et la modernité n'y représentent pas des étapes qui se dépassent les unes les autres, mais sont au contraire entrelacées et coexistantes au sein même de l'étape contemporaine, dont le début remonte à un peu plus d'une centaine d'années. Lorsque nous parlons de la modernité, il faut donc nous garder de l'entendre au même sens que les intellectuels et les penseurs européens, pour qui la modernité est une étape représentant le dépassement des Lumières et de la Renaissance, laquelle prit son essor grâce à la « résurrection » de la « tradition » de l'Antiquité et à une certaine façon de s'inscrire dans cette tradition. La modernité telle qu'elle se définit dans notre situation présente, c'est à la fois la Renaissance, les Lumières, et le *dépassement* de ces deux étapes. Toutes les expressions de la modernité devront être axées autour de la rationalité et de la démocratie. Ces deux principes ne sont pas des articles d'importation mais des pratiques concrètes répondant à des règles. Assurément, tant que nous n'aurons pas appliqué la rationalité à notre propre tradition, mis à découvert les sources du despotisme dans notre tradition et dénoncé ses manifestations, nous resterons incapables de construire une modernité qui nous soit propre, par le biais de laquelle nous pourrions nous engager, comme agents et non plus comme patients, dans la modernité « planétaire ».

Certains thuriféraires de la modernité objecteront peut-être qu'en ce qui les concerne, ils conçoivent la modernité « planétaire » telle qu'elle est, comme une présence qui puise en elle-même ses normes. Bien que

nous doutions fort qu'une telle situation – celle d'un intellectuel qui vivrait une modernité qui ne puiserait ses normes qu'en elle-même – soit seulement possible, nous consentirions à la rigueur à admettre une telle thèse s'il s'agissait de ne résoudre que des problèmes individuels. En parlant ainsi, cet intellectuel juge d'après ses propres critères et réduit le problème aux données de son expérience personnelle. Certains estimeront peut-être cette prise de position effectivement moderniste, dans la mesure où la modernité consacre l'individualité en tant que valeur en soi, que la modernité est « individualiste ». Mais c'est là une fausse conception de la modernité, car s'il en était ainsi, ces intellectuels ne ressentiraient même pas le besoin de critiquer l'intérêt des autres pour la tradition. Ils n'auraient que faire de cet « autre » si la modernité était réellement purement individualiste.

En fait, la modernité n'est une position individuelle que dans la mesure où elle est liée à l'essor de l'esprit critique et de la créativité au sein d'une culture donnée, et que ces deux activités sont exercées par des individus en tant que tels et non en tant que représentants du groupe. Elle n'est pas pour autant une attitude négative, une attitude de retrait et de repli sur soi. La modernité, malgré le statut qu'elle confère à l'individu comme valeur en soi, n'est donc pas une fin en soi. Elle se produit nécessairement en vue d'un autre que soi, en vue de la totalité des phénomènes de la culture dont elle a surgi. La modernité pour la modernité est une idée absurde. La modernité est un message et un élan novateur dont le but est de rénover les mentalités, les normes du raisonnement et de l'appréciation. Or, étant donné que la culture dominante à laquelle nous sommes confrontés est une culture traditionnelle, c'est avant tout vers la tradition que le discours moderniste doit s'orienter, pour en opérer une relecture et en élaborer une vision actuelle. De cette manière seulement il pourra toucher la grande majorité des



intellectuels et de la population éduquée, voire l'ensemble de la population, et ainsi remplir sa mission. Quant au repli narcissique sur soi-même, il ne peut mener qu'à un exil suicidaire et à une automarginalisation.

Certains intellectuels qui se réclament chez nous de la « modernité » invoquent la démocratie, dont ils réduisent la portée à la simple revendication de la liberté individuelle. Simultanément, ces personnes rejettent la rationalité sous prétexte que celle-ci impose l'« ordre » et restreint la liberté. Ce faisant, elles imitent purement et simplement certaines tendances de la modernité européenne, ignorant ou faisant semblant d'ignorer l'immense fossé qui sépare notre condition de celle de l'Occident. Il est vrai que dans l'Occident industrialisé, le rationalisme a envahi tous les secteurs de la vie individuelle et collective, et règne sans partage sur les rapports humains et la conception du monde, la pensée et les comportements. Les effets d'une organisation rationnelle de l'économie, de l'administration, des appareils d'État et des institutions ont fini par se refléter dans la totalité de l'existence individuelle et collective. La révolution technologique et informatique est venue imposer son caractère systématique à tous les aspects de la vie humaine, remettant sérieusement en cause le statut éthique de l'homme, voire son statut d'être libre ou, plutôt, d'être dont la liberté est la condition de l'accomplissement. Dans de nombreux domaines, le rationalisme occidental a davantage encore outrepassé ses principes, en fournissant à la science et à la technologie, qui de ce même point de vue rationaliste auraient dû être mises au service de la liberté humaine et du droit des peuples, d'innombrables moyens d'extermination de masse et d'anéantissement des individus, et en permettant à ces instruments de se diversifier et d'accroître leurs performances. Dès lors la réaction humaine, naturelle et justifiée du point de vue même de la modernité, fut de

s'élever contre cette absurdité irrationnelle culminant au sommet du rationalisme moderne. Cette révolte entraîna alors certains, pour des raisons le plus souvent personnelles – comme l'échec dans l'affirmation de soi au sein de la société –, dans des dérives mystiques, religieuses ou athées, qui les conduisirent à adopter des positions hostiles à toute forme de rationalité.

Certains de ceux qui se réclament chez nous de la modernité ont repris à leur compte cette position irrationaliste, pour des raisons similaires à celles que nous avons indiquées, mais sans que rien dans le réel arabe ne le justifie. Le monde arabe souffre en effet actuellement de l'hégémonie d'un autre type d'irrationalité, totalement différent de l'irrationalisme de l'Europe, aboutissement du rationalisme européen : une irrationalité moyenâgeuse, avec toutes les conséquences qu'elle implique, et notamment la persistance d'un type de rapport gouvernant-gouvernés où ces derniers, réduits à l'état de troupeau, avancent sous la houlette du berger, dans la vie intellectuelle ou sociale. Face à cette irrationalité arriérée, seul le rationalisme se présente comme une arme efficace. Comment réaliser la modernité sans le secours de la raison et de la rationalité ? Comment réaliser la renaissance sans le secours d'une raison renaissante ? L'hostilité au rationalisme et les attaques contre lui ne peuvent, dans une situation telle que la nôtre, qu'être inspirées par un obscurantisme irrationnel. Celui qui s'engage dans un tel obscurantisme se condamne nécessairement à la cécité. La raison est une lanterne dont il faut certes éclairer les ténèbres ; mais qu'il faut parfois aussi savoir transporter jusqu'en plein jour.

Telle est la conception de la modernité que nous devons définir à la lumière de notre présent. La modernité, c'est avant tout la rationalité et la démocratie. Une approche rationnelle et critique de tous les aspects de notre existence – dont la tradition repré-

sente l'un des faits les plus présents et les plus enracinés en nous – est la seule vraie démarche moderniste. Le souci de travailler sur la tradition est donc dicté par la nécessité d'élever notre approche de la tradition au niveau de la Modernité, pour servir la modernité et lui donner un fondement dans notre « authenticité ».